

ALESSANDRO
BARBAGLIA

Le coup du fou



« Encore un roman
qui me ruine, je l'offre
à tout le monde. »

Daniel Pennac



Juillet 1972, les caméras du monde entier sont braquées sur l'Islande, où aura lieu la finale du championnat du monde d'échecs. Le Russe Boris Spassky, tenant du titre, fait face à l'Américain Bobby Fischer, un autodidacte aussi génial qu'imprévisible. Alessandro Barbaglia garde un énigmatique souvenir d'enfance lié à cette confrontation majeure, où se joue aussi la guerre froide. Cinquante ans après, il ose un parallèle avec une autre guerre qui a vu s'affronter Orient et Occident, la guerre de Troie. Fischer devient Achille, Spassky incarne Ulysse, et, chemin faisant, le narrateur renoue un dialogue bouleversant avec son propre père, disparu prématurément.

Alessandro Barbaglia jongle avec humour entre mythologie, histoire et psychanalyse dans ce roman singulier et brillamment construit.

ALESSANDRO BARBAGLIA, écrivain et libraire, est né en 1980 à Borgomanero et vit à Novara. Après quatre romans remarquables en Italie, dont le dernier a remporté le prix Strega Giovani, il publie *Le Coup du fou*, son texte le plus fort et le plus personnel.

Prix Littéraire Marco Polo Venise

« Intelligent et sensible, remarquablement construit, drôle et émouvant... Que demander de plus ? » Pierre Lemaitre

« Le "match du siècle" méritait de trouver son Nabokov, ou son Zweig. Cette perle rare existe et se nomme Alessandro Barbaglia. » *Le Figaro*

« Un récit prenant, original en tous points. Une réussite impressionnante. » *Le Monde*

Alessandro Barbaglia

Le coup du fou

*Traduit de l'italien
par Jean-Luc Defromont*

LIANA LEVI  *piccolo*

*À Franco, le fou.
Lorenzo et Vittoria, les cavaliers.
Rosalba et Sara, les tours.*

Chapitre zéro

*Je ne crois pas à la psychologie,
Je crois aux coups réussis.*

Bobby Fischer

Bobby Fischer : né à Chicago le 9 mars 1943, mort à Reykjavík le 17 janvier 2008.

J'ai passé les vingt-trois derniers mois de ma vie comme un cheval : en le portant sur ma croupe. Je me levais le matin et il était là, je prenais mon petit déjeuner et il me regardait, j'allais aux toilettes et il me suivait.

« Bonne nuit Bobby » était la dernière chose que je disais le soir en fermant les yeux. Pour les rouvrir le lendemain matin en expliquant à tout le monde que « non, aujourd'hui je ne peux pas venir ; excusez-moi, je dois rester avec Bobby ».

Je n'ai fait que ça : l'emmener à mon bureau et m'enfermer avec lui. Seul mais en compagnie des dizaines de biographies qui me parlaient de lui, des romans, essais critiques, documentaires, reportages, photographies achetées à prix d'or sur Internet, vidéos sur YouTube, entretiens... et de son hallucinant manuel de jeu, lu et relu. Je n'y ai jamais compris que dalle.

D'après certains, il a été dans les années soixante-dix l'homme le plus célèbre au monde. Je le crois

volontiers. Pourtant, la façon dont il a réussi à devenir si célèbre en ne faisant que jouer aux échecs me paraît l'aspect le moins intéressant de sa vie.

Quoi qu'il en soit, j'ai fini par me convaincre que cette histoire ne pouvait pas commencer autrement, que c'est ça qui lui plairait, à lui aussi : trouver son nom tout de suite, avant qu'il se passe quoi que ce soit. Et le trouver répété plusieurs fois : Bobby Fischer. Bobby Fischer. Bobby Fischer.

Je me suis mis en tête d'écrire un livre sur lui. Mais c'était peut-être une excuse pour remettre certaines pièces à leur place.



La première fois que j'ai entendu prononcer son nom, j'étais assis en tailleur sous une table de jardin, dans un lieu qui n'existe plus : mon enfance. J'avais quoi, cinq ou six ans ? En tout cas, j'étais un enfant et, autour de cette table sous laquelle j'étais caché pour jouer, quelques adultes, dont mon père, étaient assis. Je ne voyais qu'une forêt de jambes, une enfilade de genoux ronds. Et des chaussures, bien entendu. Même si certains étaient pieds nus : ils se trouvaient dans le jardin de notre maison, sur la pelouse. En train de *travailler*.

Et de parler d'un fou américain qui avait disputé un match d'échecs contre le champion du monde en titre. Lequel était russe et donc – « garanti pur beurre » – quelqu'un de bien. Chez moi, tout le monde était prosoviétique dans les années quatre-vingt ; dans ce même jardin, des guitares – deux ou trois – surgissaient toujours après le dîner, avec des fiasques de vin rouge d'Émilie-Romagne, et les adultes chantaient à tue-tête

Bandiera Rossa, Bella Ciao, L'Internationale... ou des chansons d'auteurs-compositeurs tristes. Dont les Français, avec leur R mollasson. Certains fredonnaient les Beatles mais ils chantaient plus souvent du Joan Baez. Le ton était toujours très engagé, même dans les moments de détente. Un jour, un de mes oncles a chanté du début à la fin, sur un rythme de funérailles, *Il testamento di Tito* de Fabrizio De André: un quart d'heure de transport lent les yeux fermés. Soudain interrompu par une question :

– Qui vous voulez libérer: Jésus ou Barabbas!?

– BARABBAS! ils se sont tous égossillés en levant leur verre.

Même une voisine, qui n'avait rien à voir avec tout ça, est apparue à sa fenêtre juste à temps pour crier :

– Barabbas!

Sa petite voix aiguë et stridente a fait rire tout le monde. Très fort. Pendant longtemps. J'étais le seul à ne pas rire. Moi, par exemple, j'avais murmuré :

– Jésus.

Bref, autour de cette table, les grandes personnes parlaient de cet Américain qui s'était comporté en fou furieux avec le Russe. Et moi, en dessous, entre leurs jambes, je jouais à mes propres jeux; mais, invisible, j'écoutais chaque chose. J'aimais beaucoup les écouter. Ils parlaient toujours de fous. Eh oui, on parlait toujours de fous chez moi; parce que chez moi, dans les années quatre-vingt, la folie était chez elle.



Mon père était un psy très réputé. « C'est lui le mieux armé! »: voilà ce qu'ils me disaient tous, comme si cette phrase avait un sens. Ses collègues, qui étaient aussi ses

amis, prétendaient que s'il échouait, il ne restait plus aux patients qu'une seule solution : Lourdes.

Un jour, il a reçu un appel de Maurizio Costanzo, le présentateur vedette qui voulait à tout prix l'inviter dans son émission au théâtre Parioli à Rome. C'est moi qui ai répondu au téléphone. Allez savoir pourquoi, cette fois-là, j'ai dit « *prosciutto* » au lieu de « *pronto* ». Je ne le comprenais pas, le monde des grandes personnes. Mais elles, comprenaient-elles le mien ?

Mon père a quand même participé à l'émission. Et cette anecdote, on en fait encore des gorges chaudes dans ma famille.

En tout cas, l'été, ils nous rendaient visite à Miasino, au bord du lac d'Orta ; parce que la maison était grande, le jardin immense, et qu'on pouvait passer du temps ensemble dans un décor de rêve. Ils s'installaient chez nous, tous tant qu'ils étaient. Des légions de médecins, psychologues, psychiatres, amis et collègues de mon père en provenance de Hollande, de Suède, d'Amérique. De Suisse, qui n'est qu'à deux pas. Et aussi du reste de l'Italie, bien sûr. D'une certaine façon, ils venaient voir mon père pour travailler, pour se confronter avec lui sur leurs *cas*. Mais aussi, inutile de se voiler la face, pour faire la fête. Ils étaient jeunes. Certains apportaient leur sac de couchage, s'il n'y avait pas assez de lits.

Ils me plaisaient beaucoup, parce que c'étaient des gens qu'on n'aurait pas su distinguer au premier coup d'œil des patients qu'ils avaient en thérapie ; tous de prestigieux professionnels, rien à dire. Une fois, Oliver Sacks s'est même pointé. Et la fille de Konrad Lorenz. Une autre fois, l'analyste de Woody Allen (lequel n'arrêtait pas de l'appeler au téléphone ; et moi, quand

j'y repense, j'ai du mal à croire que j'ai côtoyé un monsieur américain qui, tout en m'ébouriffant les cheveux, s'entretenait avec Woody Allen et lui disait: « Bien sûr, Woody, parlez-moi donc de ce chimpanzé en uniforme nazi qui essayait de vous poignarder avec une banane... ça me paraît un rêve très révélateur! » D'après lui, la question n'était pas d'être compétent ou pas, il suffisait d'être psy, juif, et de travailler à New York: tôt ou tard, vous aviez Woody Allen parmi vos patients. « Il va tous les voir, il disait, TOUS! »).

Et puis il y avait les patients. Oh oui, bien sûr, eux aussi fréquentaient notre maison. Le cabinet de mon père était là, la salle d'attente était là, le jardin était là. Et moi aussi: très souvent sous la table, pour écouter et regarder sans être vu.

De temps en temps, j'y repense à tête froide: enfant, je ne m'en suis jamais aperçu (même la fois où un type s'est présenté chez nous avec une tarentule dans son sac à dos. Une vraie. Vivante. Enfermée dans un bocal, certes, mais bon sang, UNE TARENTULE!), alors qu'aujourd'hui, en revivant certaines scènes, je me surprends à murmurer: « Quels fous, quand même! » Au sujet de mes parents, bien sûr, auxquels il semblait tout à fait normal qu'un enfant reste là à bavarder avec ces drôles d'individus. Et au sujet des collègues de mon père, il va sans dire.

L'un d'eux avait un loup dans sa cour. Pas un chien-loup: un loup. De ceux qui hurlent à la lune. Quand on allait chez lui – il était américain, mais il s'était installé en Italie et avait acheté une colline au-dessus du lac Majeur (UNE COLLINE!) parce qu'il avait besoin d'un bois – bref, quand on allait chez lui, il me disait: « Je

crois que Loup se balade dans le bois, mais si tu veux, je l'appelle. Tu veux le caresser ? »

J'ai toujours secoué la tête, et je faisais bien. Des années plus tard, le loup lui a mangé une main.



Voilà, c'est là que ça s'est passé. Au moment où tout commence : celui où mon père et ses amis parlent de Bobby. Et, plus généralement, de *The Psychology of the Chess Player*, un essai de Reuben Fine¹ qui les occupe beaucoup. Ils ont des discussions fréquentes à son sujet, ils sont tous « fous » de ce livre.

Parmi l'ensemble de choses qu'ils disent, ils racontent surtout ce match disputé par Bobby en Islande en 1972. Ils s'en souviennent dans les moindres détails. Ils l'ont vécu, ce match, n'importe qui dans les années soixante-dix a suivi la finale du championnat du monde d'échecs entre Bobby Fischer et Boris Spassky. Journaux, radios et JT parlaient d'eux tous les jours.

Dans le flot de leurs bavardages, où je maraudais distraitement, une phrase m'a vraiment frappé : « Il faudrait analyser l'instant où le monde s'est éteint dans son esprit et où seule est restée allumée une lumière qui éclairait un échiquier. » De là où j'étais, il m'était difficile d'établir avec précision qui l'avait prononcée. Je crois que c'était mon père. Pour plusieurs raisons. D'abord, je m'en souviens avec trop de force pour que quelqu'un d'autre l'ait dite. Seules les choses dites par nos pères pèsent à ce point sur nous, pour le restant de nos jours. Ensuite (plus simplement, peut-être), si

1. Joueur d'échecs et psychologue américain.

je l'ai bien comprise et mémorisée avec précision, c'est qu'elle a été prononcée en italien ; les collègues de mon père, qu'ils soient américains ou hollandais, ne parlaient qu'en anglais, même avec lui. Et puis parce que, chose curieuse, même si je ne sais pas au juste qui a vraiment prononcé cette phrase, j'ai découvert par la suite qu'il s'agissait d'une citation de Vladimir Nabokov, tirée de *La Défense Loujine*. Or Nabokov était un des piliers de la bibliothèque de mon père.

Voilà, le souvenir de ces faits, aujourd'hui si limpide, est resté englouti pendant des années. Puis, telle l'épave d'un galion qui a sombré, il est remonté à la surface morceau par morceau, soulevé par les courants imprévisibles de la mémoire. Par hasard ? Peut-être pas. On est en 2022. Ce match dont j'ai entendu parler enfant a été disputé en 1972 : il y a cinquante ans. Je suis de ceux qui font attention à certaines dates anniversaires.

Mais ce n'est pas pour cette seule raison que j'ai décidé d'écrire une histoire sur Bobby, c'est même après coup que je me suis aperçu de cette coïncidence. On est en 2022 : cette année, j'aurai quarante-deux ans. C'est beaucoup ? C'est peu ? C'est l'âge qu'avait mon père quand il est mort. Il me semble que le fait de l'avoir rattrapé m'autorise à sortir de ma cachette sous la table, à m'asseoir à côté de lui, à poursuivre – en pensée – cette discussion sur ce fou de Bobby cinquante ans après le match en question. Et à donner mon point de vue.

Si on va par là, il y a plus : mon père est mort en 1992, ça fait trente ans cette année. Et puis, coïncidences à part, il y a encore autre chose, à savoir la véritable raison pour laquelle cette histoire m'est revenue à l'esprit, dans un cadre de coïncidences comme

fait exprès pour l'accueillir. Mais je la raconterai plus tard, car elle me concerne.

Pour l'instant, c'est au tour de Bobby, c'est à lui de jouer le premier coup.

Si vous le voyiez... il a des couteaux à la place des yeux. Avec son regard, il tranche tout ce qui n'est pas lui.

Chapitre un

*... la vérité est presque toujours dotée
d'un caractère tout à fait fantastique.*

Fiodor Dostoïevski

Si ce n'était l'histoire de Bobby Fischer, une scène de ce type serait la plus étrange et la plus absurde d'une vie entière. L'apogée surréaliste d'une existence.

Mais *c'est* l'histoire de Bobby Fischer, et cette scène absurde et inconcevable pour la plupart des gens représente pour lui la normalité. La tranquillité. J'oserais même dire : la paix. Un instant de repos et de récupération sublimes.

La scène inconcevable est la suivante : Bobby écoute la radio. Je veux dire, il en écoute quatre, de radios. Il suit simultanément – oui, en même temps – quatre stations de radio différentes. Des nouvelles, du sport, du jazz et les sermons radiophoniques d'Herbert W. Armstrong, un colporteur de foi inspiré, mi-prophète mi-bonimenteur, patriarche – à son dire – de la Worldwide Church of God, dont Fischer se déclare adepte. Une secte ultra-chrétienne qui, pour faire court, prêche trois choses : le repos le samedi ; l'abstinence vis-à-vis des femmes, de l'alcool et des jeux ; la fin du monde en 1972.

Bobby Fischer écoute tout et distingue chaque chose. Comme si ce n'était pas samedi – il ne devrait donc rien faire, même pas écouter la radio (mais à ce compte-là, Armstrong ne devrait pas non plus prêcher) ; comme si ce n'était pas 1972, l'année de la fin du monde ; enfin, comme s'il n'avait pas les yeux du monde braqués sur lui.

Mais lui, il est Bobby Fischer, et il se détend. Et quand Bobby Fischer se détend, il écoute *les* radios. Quatre. L'une sur l'autre.



Vingt-quatre heures passent, même topo.

Fischer est toujours allongé sur un canapé de miettes et de poussière, il boit du lait. Fischer boit toujours et seulement du lait, sauf quand il prend l'avion. En avion – et nulle part ailleurs –, il boit des oranges pressées, des oranges exclusivement italiennes qui doivent être pressées sous ses yeux, sinon il n'en veut pas et les renvoie. Bref, Fischer est sur son canapé en train de boire du lait et d'écouter quatre radios en même temps. C'est dimanche. Dimanche 2 juillet 1972. Et pour une raison obscure, la radio sportive qu'il suit, dans cette jungle de sons et de mots, raconte que le Palio aura lieu ce jour-là à Sienne¹. Puis elle donne enfin la nouvelle que Fischer attend depuis des jours.

Celle-ci : « La cérémonie d'ouverture du onzième championnat du monde d'échecs vient de commencer en Islande, à Reykjavík. Après trente-quatre ans de

1. C'est Aceto montant Mirabella pour la *contrada della Tartuca* qui l'emportera, au cas où vous vous poseriez la question.

suprématie incontestée et absolue, les Russes – représentés par le champion du monde en titre Boris Spassky – devront pour la première fois défendre leur place contre un challenger non soviétique: l'Américain Bobby Fischer! C'est pourquoi la délégation diplomatique américaine en Islande est très embarrassée de communiquer aux organisateurs et aux Russes que Fischer, attendu ici depuis le 28 juin, n'est pas encore arrivé sur l'île... La première partie est prévue pour demain, et si le champion américain – dont personne ne sait où il se trouve – ne se présente pas, la victoire des Russes par défaut est considérée comme acquise. »

« Les journalistes », Fischer pense en sirotant un autre verre de lait Holland, une cochonnerie américaine qui ne coûte que quelques *cents*, un mauvais lait pour enfants bourré de sucre qu'il avale depuis sa naissance.

– Les journalistes, il continue à voix haute, toujours le même ramassis de connards.

Parfois, Bobby est très vulgaire.

– Putain, comment ils font pour dire que personne ne sait où se trouve Bobby Fischer? Moi, je sais très bien où je suis: je suis ici!

Et il vide son verre d'un trait.

C'est vrai maintenant et c'est vrai à tout moment: le seul à savoir où se trouve Bobby Fischer, c'est toujours et seulement Bobby Fischer. Comme il est vrai que depuis qu'il y a des championnats du monde d'échecs, les seuls en mesure de battre les Russes sont d'autres Russes.

Alors – c'est compréhensible – si vous n'êtes pas russe et que vous devez affronter un Russe, autant vous cacher. Bobby est doué pour ça aussi.

Avant d'apprendre à jouer aux échecs, il ne connaissait qu'un jeu : cache-cache. Il se terrait dans les ruelles, près des flaques de boue, derrière les murets, la plupart du temps il se blottissait près des talus du chemin de fer, il attendait le fracas des trains, leurs sifflements scintillants quand ils freinaient. Il se cachait et il avait une patience furieuse, attendant sans bouger, parfaitement immobile. Pendant des heures. Des après-midi entiers. Jouer à cache-cache, pour lui, c'était une affaire très sérieuse. Il avait les oreilles un peu grandes et le nez aussi. Les cheveux coupés au bol, les yeux tristes. Mais démentiels. Dans le bon sens du terme.

À cache-cache, il gagnait toujours. Il faut dire qu'il y jouait seul. Il n'était pas entouré d'amis, il n'y avait personne, pas même un enfant qui aurait compté jusqu'à vingt, le visage dans les paumes de ses mains. « Trouvé Bobby ! Dans le buisson ! » On ne lui a jamais dit ce genre de choses.

Parce que lui, à cache-cache, il y jouait pour se cacher, pour tenter de disparaître.

Et puis, même en compagnie, il restait inaccessible. Il était quoi qu'il en soit plus loin que l'endroit où il se trouvait. Même quand il était assis, où se tenait-il, en réalité ?



En réalité, il est ici : dans une petite villa de style Tudor de Cedar Lane, quartier du Queens, New York. Allongé sur un canapé. Il a le monde entier sur le dos, ils sont tous à sa recherche, et lui, il écoute la radio.

Alors qu'il devrait se trouver à cette *putain* de cérémonie, l'inauguration du championnat du monde

d'échecs. Ce n'est pas rien, un combat échiquéen entre les USA et l'URSS en pleine guerre froide ! Pour qui-conque, en Occident, il ne s'agit pas seulement d'un match d'échecs, mais d'un défi entre démocratie et communisme. Pour tout le monde, sauf pour lui-même, Bobby Fischer pourrait être un anti-Spoutnik ! Bref, c'est vraiment du lourd en Occident.

Pour les Russes aussi, ce n'est pas rien que ce combat entre deux approches de l'existence et de la domination culturelle sur le globe : les joueurs d'échecs russes, ces intellectuels raffinés, très cultivés et très éduqués, ces lettrés, musiciens, poètes, ces génies de la logique, de la mnémotechnique, des mathématiques, ces grands philosophes, contre le sauvage américain. Les joueurs russes apprennent par cœur une sorte de bible : *L'École des échecs*. Écrite par un grand maître d'échecs, Aleksandr Aleksandrovitch Kotov, et très éclairante : « Les échecs, discipline dans laquelle les Russes dominent depuis toujours, sont la preuve irréfutable de la supériorité de la culture soviétique sur la culture décadente des sociétés capitalistes. » Et n'en parlons plus.

Ce qui est en jeu, donc, c'est le championnat du monde d'échecs, mais seulement en tant que symbole de la suprématie intellectuelle, culturelle (et politique). Or ce qui est intéressant, c'est que cet enjeu global pour le monde entier, eh bien, il n'a pas grande importance aux yeux de Bobby. Pour lui, ce match représente bien davantage, c'est une question de vie ou de mort. La sienne.

Lui, c'est quelqu'un qui a découvert ce jeu à sept ans et quitté l'école à huit pour ne faire que ça, jouer aux échecs, jusqu'à vingt heures par jour ; qui mangeait en jouant aux échecs, se lavait en jouant aux échecs, faisait

tout en jouant aux échecs, n'avait pas de famille, d'intérêts, d'amis, d'amours, rien en dehors des échecs.

Avant de commencer à jouer contre des professionnels, comme il ne trouvait personne à son niveau – ce raisonnement remonte à son enfance –, il faisait tout en jouant seul aux échecs. Il jouait toujours seul. Contre lui-même. Il déplaçait d'abord les blancs, puis les noirs. Ce qu'il avait fait à cache-cache, il l'appliquait désormais au roi, à la dame, aux pions et compagnie.

Il était seul et interposait un filtre entre lui et n'importe qui ; même un éventuel type assis en face de lui en train de déplacer les noirs n'aurait su dire – vraiment – où se trouvait Bobby Fischer.

Bref, ce garçon-là a compris à l'âge de sept ans qu'il n'avait qu'un objectif, un seul et unique destin : jouer une finale mondiale d'échecs. Il a maintenant vingt-neuf ans, on est en 1972, il devrait être en Islande pour disputer ce match contre le champion en titre Boris Spassky... et au lieu de ça, qu'est-ce qu'il fait ?

Il reste sur son canapé. À New York. Avec quatre radios allumées.

Son vol était prévu pour le 28 juin. Pourtant, quelques heures avant le départ, il a appelé la compagnie aérienne :

– Oui, bonjour, c'est Bobby Fischer. Très bien, merci. Écoutez, j'appelle juste pour vous communiquer un détail : je ne pars pas.

Et il a raccroché. *Tut... tut... tut... tut...*

La compagnie aérienne lui avait réservé quatre rangées, toutes pour lui, pour qu'il n'ait personne ni devant, ni derrière, ni à droite, ni à gauche. Et l'avion

était plein d'oranges italiennes... imaginez la galère pour les trouver en juin ! Toutes bonnes à jeter.

La semaine suivante, il réserve et annule une infinité de vols pour l'Islande.

– Disons lundi, c'est bon ? Parfait. Notez-le, notez-le bien. Lundi : Bobby Fischer. Les mêmes oranges que d'habitude, bien sûr.

Puis il rappelle une minute plus tard, assez agité :

– Non, lundi, je ne peux vraiment pas ! Au revoir !

Ensuite il rappelle :

– Écoutez, j'ai changé d'avis : je pars mardi ! Mardi, c'est parfait ! Les conditions habituelles !

Avant de rappeler encore une fois :

– Mardi ? Mais qui a parlé de mardi ?

Le tout, sans jamais sortir de chez lui.

Le monde l'attend et lui, il écoute la radio. Le monde tremble. Et lui, il change de fréquence.



Maintenant, par exemple, il y a de la musique classique.

Chapitre deux

*... he studied all day
and played all night
but he didn't play a match
unless things were just right¹.*

Joe Glazer – Refrain de la ballade folk
dédiée à Bobby Fischer

– Mais qu'est-ce qu'il fout, Fischer? commence à se demander la CIA, parce que les jours passent et qu'il ne part pas.

– Mais qu'est-ce qu'il fout, Fischer? commence à se demander le KGB, parce que les jours passent et qu'il n'arrive pas en Islande.

– *Hvenaer kemur hinn dularfulli Fischer?* titrent les journaux islandais. C'est-à-dire: « Quand le mystérieux Fischer arrivera-t-il? »

Les Islandais sont bien élevés. Mais la question est toujours la même.

Fischer, du 27 au 30 juin, réserve et annule une flopée de billets, et il écoute la radio.

1. « Il étudiait toute la journée / Et jouait toute la nuit / Mais ne jouait pas un match / Tant que tout n'allait pas comme il fallait. »

Parmi les nombreuses chansons qui passent figure une ballade folk de Joe Glazer. Elle date de quelques années auparavant et s'intitule *The Ballad of Bobby Fischer*. Le refrain, Bobby pourrait même le fredonner. Il est très à propos. Mais Bobby n'est pas du genre à fredonner.

Et puis le 30 juin, avec en poche un billet Pan American pour l'Islande, réservé aux conditions habituelles (quatre rangées libres devant et derrière lui, des oranges italiennes à bord), Fischer sort de chez lui et se rend à l'aéroport. Lequel est bondé de journalistes, de photographes (et d'agents de la CIA).

Fischer arrive à JFK, il se gare – c'est un chauffeur qui conduit, Fischer n'a pas le permis –, il marche jusqu'à la boutique hors taxes, il en ressort dix minutes plus tard.

Il se remet en voiture et rentre chez lui.

Il est allé à l'aéroport pour acheter une radio. Il est allé à l'aéroport, avec un billet réservé pour l'Islande, il a acheté une radio – il en avait cassé une – et il a fait demi-tour.



À propos, moi, j'ai travaillé comme journaliste.

Pendant dix ans: de vingt-deux à trente-deux ans. Puis je me suis buté, j'ai dit à mon directeur que soit il m'embauchait, soit je partais, parce que c'était injuste qu'il continue à me considérer comme un simple « collaborateur », vu que j'écrivais la moitié de son journal et qu'il me payait aux pièces.

Et en effet, je suis parti. Mais ces années-là ont été merveilleuses. Non qu'il me soit arrivé de devoir suivre

un type comme Bobby Fischer et faire un scoop sur son départ pour le championnat du monde d'échecs en pleine guerre froide contre les Russes, ça non, et pourtant, moi, ces journalistes, je les comprends, voilà. Et au minimum, je leur payerais un coup.

Ils sont là par centaines, avec des dizaines de photographes. Un rideau de flashes, un arsenal de micros, des caméras braquées. Toutes technologies qui du reste, en 1972, n'avaient vraiment rien de numérique.

Bref, je les vois, les journalistes. Je m'imagine là-bas parmi eux.

« Fischer est à l'aéroport! », ils dictent tous leur texte, serrés à l'intérieur des cabines téléphoniques, le combiné noir écrasé entre l'oreille et l'épaule, tenant d'une main le carnet du lieutenant Columbo et plongeant l'autre dans la poche de leur pantalon en quête de demi-dollars à glisser dans la fente pour éviter que la ligne soit coupée, tous en train de dicter ce texte à leur rédaction pour être les premiers à mettre la nouvelle sous presse.

« À l'aéroport? »

« Oui, à l'aéroport! »

Chaos, cris, tension.

« Il est parti? » demandent les salles de rédaction en plein orgasme aux journalistes du *Time*, du *New York Journal...*

« ... »

« Alors? Il est parti? »

« Euh... eh bien... attends, non! Il est allé acheter une radio... »

Imaginez-les.

Je leur dirais: « J'offre la première tournée. Vous la seconde. »



Mais il faut imaginer autre chose : les Russes. **LES RUSSES!**

Tandis que tout ça se produit, eux, **LES RUSSES**, sont déjà en Islande.

Un pays qui, si vous n'êtes pas dans une saga islandaise de héros et de divinités, si vous ne partez pas à la chasse aux volcans, en été dans les années soixante-dix, n'est qu'un fichu endroit glacé au bout du monde. Une île lugubre où le soleil ne se couche jamais, enfin si, mais c'est une rareté semestrielle, où il n'y a pratiquement pas d'arbres, où la lumière est blafarde et l'ennui interminable. Là-bas, les nuits, même à minuit, sont d'un blanc laiteux, elles plairaient beaucoup à Fischer. Ce sont des nuits anxigènes, elles plairaient énormément à Fischer. (Et en effet, elles lui plairont.)

Eux, ils sont déjà là, arrivés très ponctuels conformément à la convocation de la fédération mondiale des échecs, et ce ne sont pas des Russes de Sibérie ou de vallées paumées de l'Oural, qui restent là où on les met et ne posent pas de problème. Ce sont des gens de Moscou, de Saint-Petersbourg ; des gens élégants et raffinés, amateurs d'un certain type de vodka et du meilleur caviar, de ballet et de théâtre, des gens qui n'écoutent qu'Igor Stravinsky ou Piotr Ilitch Tchaïkovski et non quatre stations de radio à la fois, n'essayez pas de leur parler de Bob Dylan avec sa petite voix et sa petite guitare ! Des gens qui ne lisent que Dostoïevski et Tolstoï. Des gens qui envoient un télégramme au Parti après chaque victoire pour en attribuer le mérite à la grande mère Russie.

Parmi eux, il y a Boris Spassky, le champion du monde d'échecs en titre.

Voilà, lui, c'est un peu plus qu'un joueur: une icône. Né à Leningrad, évacué pendant le siège, il revient en 1946 dans le paysage lunaire de la ville dévastée: à cet enfant famélique de neuf ans, le Parti et les échecs offrent subsistance, ordre et gloire. Il s'élève de la poussière, littéralement, jusqu'au trône de champion du monde, ce qui en Russie signifie être acclamé et bénéficiaire de grands privilèges. C'est un roi. Et maintenant, avec sa vaste équipe de soutien, il est là, dans un hôtel merdique de Reykjavík – d'accord, c'est le meilleur disponible, mais l'Islande de 1972 a un revenu par habitant de 2 000 dollars par an, alors que le prix pour le championnat du monde d'échecs sera de 125 000 dollars, l'écart est flagrant, non? Ils sont là en train d'attendre que Fischer daigne se joindre à eux. Fischer, qui n'arrivera peut-être jamais et qui est allé à l'aéroport aujourd'hui pour acheter une radio.

Sans compter que les Russes, là-haut en Islande, ils sont vraiment nombreux. Très nombreux. Si Fischer arrive seul, lui et c'est tout, sans donner de nouvelles, en se déplaçant comme un électron libre, bref si Fischer est là tout seul – tu parles d'une nouveauté –, les Russes, eux, ils sont une armée.



Boris Dix – c'est comme ça qu'on surnomme Spassky, parce qu'il est le dixième champion du monde depuis que les championnats officiels existent – est soutenu par une petite armée d'assistants. Sauf que... assistants, bon Dieu, les qualifier d'assistants, c'est les dévaloriser: ce sont tous des as des échecs, de grands maîtres, même dans certains cas d'anciens champions

du monde, qui vont non seulement l'entraîner et le soutenir en Islande, mais aussi lui prodiguer des conseils et lui suggérer des stratégies pendant les pauses.

Du style: au repas, Fischer sera dans un coin, à une table ronde avec une nappe blanche, en train de boire son lait Holland, tandis que Spassky déjeunera comme à la cour, avec des mets raffinés préparés pour lui par le cuisinier de la délégation russe, entouré de psychologues, d'entraîneurs et de joueurs d'échecs monstrueusement bons, tous là pour le conseiller, le soutenir et l'encourager. Lui suggérer ce qu'il faut faire et ne pas faire. Ce qu'il faut dire et ne pas dire. Et puis un masseur, un médecin et une dizaine d'agents du KGB, parce qu'on ne sait jamais.

Chose (la présence d'une équipe de soutien) que Fischer trouve du reste, eh bien, très incorrecte. Depuis quand les échecs sont un jeu d'équipe? C'est inconcevable. Comme il serait inconcevable d'avoir un entraîneur: «Et toi, pardon, mais qui tu es pour me parler d'échecs sur un pied d'égalité?» Tout est très clair.

Mais si cultivés, éduqués et raffinés que soient les Russes, qui font le plein d'ennui en Islande depuis plusieurs jours, quand ils apprennent que Bobby est allé à l'aéroport pour acheter une radio, ils n'arrivent pas du tout à se taire. Et ils font la seule chose que ces Russes-là pensent pouvoir faire. Ils se réunissent, ils en parlent, ils s'indignent, l'un d'eux abat certainement son poing ganté de cuir noir sur la table, quelques grands mots fusent sûrement, et puis c'est le champion du monde lui-même qui prend la décision la plus dure. Et irrévocable. Et il le fait de sa propre main: il écrit un télégramme.

Eh oui, Spassky, au milieu de la tension la plus absolue, a le sang-froid, le calme et la lucidité d'envoyer un télégramme à l'arbitre du match, l'Allemand Lothar Schmid. Qui est loin ? Qui est inaccessible ? Qu'il faut contacter par courrier ?

Qui est là, à côté de lui.



Un télégramme ? Comment ça, un télégramme ? Mais quel sens ça a, d'envoyer un télégramme !

Il faut comprendre ce qui est en jeu pour appréhender le sens de ce geste.

Spassky est là, en Islande. L'arbitre du match aussi : ils sont dans la même salle, dans le même hôtel, et Spassky lui envoie un télégramme. Il ne lui fait pas *tap tap* de sa petite main en lui disant deux mots du style : « Pardon Lothar, il faut que je vous parle. Regardez autour de vous, j'ai l'impression que quelque chose ne tourne pas rond... n'est-ce pas ? »

Non, non : il consigne tout par écrit. Spassky ne parle pas : il déclare. Spassky ne pense pas : il calcule. Spassky n'est pas là pour participer au championnat du monde d'échecs : il est là pour le gagner. Ou plutôt, pour le gagner de nouveau.

Aux échecs, il n'y a pas de « Hé, les gars, essayons de faire en sorte que ça fonctionne... », il y a des coups à jouer et à consigner par écrit.

Bon, il est probable que ce télégramme soit en fait arrivé de Moscou et que Spassky l'ait seulement signé, mais selon la version officielle, il a tout fait de sa propre initiative. Et pour les Russes, il n'existe pas de versions officielle et officieuse, il y a la vérité, et la vérité,

comme l'écrit Dostoïevski, « revêt presque toujours un caractère absolument fantastique ». Le télégramme de Spassky, en revanche, dit ceci :

L'opinion publique soviétique et moi-même sommes fort indignés par le comportement de Bobby Fischer. Il s'est discrédité en manquant de respect aux valeurs généralement partagées par tous. Nous demandons à ce que des mesures soient prises.

Boris Spassky, champion du monde.

Bref, qu'il ne soit pas présent à l'ouverture du tournoi, que la convocation soit pour le 28 juin et qu'il ne soit pas encore arrivé le 2 juillet, passe encore, mais s'il ne se présente pas à temps pour jouer la première partie conformément au programme, Spassky demande son exclusion du championnat du monde. Et la victoire par défaut.



À ce stade : deux choses assez incroyables se produisent.

Tout le monde sait où est Fischer. Les journalistes l'ont vu et photographié. La presse mondiale a relayé l'information. Même la télévision. Et tout le monde sait qu'il n'y a aucune chance qu'il soit en Islande pour disputer la première partie contre Spassky à la date prévue : le lendemain.

Et tandis que le juge envisage de le disqualifier et de donner la victoire à Spassky – l'événement politique et sportif le plus important au monde fichu en l'air, avant même d'avoir commencé, par les caprices d'un fou –, les services secrets américains opèrent un miracle.

Par le biais d'un communiqué officiel, ils déclarent que Fischer se trouve en réalité déjà en Islande; celui qui a été vu à l'aéroport en train d'acheter une radio était un sosie (ce genre de choses se faisaient dans les années soixante-dix afin de détourner l'attention des gens). Lui, pour éviter la presse, il est arrivé en Islande à bord d'un sous-marin nucléaire et se cache maintenant quelque part en dehors de la ville.

«Au milieu des glaces?» demandent les Russes, qui l'ont bien regardée, l'Islande – ça fait près d'une semaine qu'ils sont là. Ce n'est pas la Californie où, en dehors de la ville, il y a une petite ville et, en dehors de la petite ville, un village, et ainsi de suite. Ici, en dehors de la ville, il y a des elfes, si on veut vraiment aller voir.

Il est dans un site secret américain, disent les services de renseignement pour clore le chapitre. Mais il n'a pas violé le règlement, il était déjà en Islande pendant la cérémonie d'inauguration, sauf que personne ne le savait.

Il ne faut pas le disqualifier, au contraire, le début du tournoi doit être reporté de quelques jours car le jeune homme, pour se rendre en Islande, a dû déjouer les pièges et les embuscades – voire une tentative d'assassinat – du KGB, qui voulait l'empêcher d'arriver à temps sur l'île, assurant ainsi la victoire des Russes.

Et cette version de la CIA, bien que totalement inventée, est considérée comme *plausible*. Peut-être pas par les Russes, mais par les organisateurs, si bien que le début du tournoi est repoussé d'une semaine, au 11 juillet.

Et puis, comme si ça ne suffisait pas, la CIA accomplit le second miracle, bien plus sensationnel. Elle fait sonner le téléphone dans la villa de style Tudor

où Bobby Fischer s'est barricadé. Chose incroyable, celui-ci l'entend malgré le vacarme des quatre radios allumées et – chose encore plus incroyable de la part d'un homme qui passe parfois plusieurs mois sans répondre au téléphone – il décroche et demande :

– Allô ? Qui est à l'appareil ?

Sur un ton aimable.

Si ce n'était l'histoire de Fischer, eh bien il s'agirait de l'appel d'un démarcheur téléphonique, de quelqu'un qui essaie de vendre des encyclopédies ou s'est trompé de numéro. Plus probablement de l'agence de voyages qui l'envoie se faire foutre une fois pour toutes. Parce que, soyons honnêtes, c'est comme ça que les choses se passent, dans la vie. Moi, j'ai répondu « *prosciutto* » à Maurizio Costanzo.

Mais à l'autre bout du fil, tandis que le standardiste de la CIA manœuvre les tentacules de ses fiches pour les mettre en contact, il y a Henry Kissinger. Qui, si on veut le décrire brièvement, est : le conseiller à la sécurité nationale, le futur secrétaire d'État de Nixon, un des diplomates les plus raffinés de l'histoire américaine. Un homme calme et plein d'autorité surnommé Superman (voire Superstar), capable de bâtir des alliances paradoxales, de conclure des accords impossibles, de tenir le monde en haleine. Voilà, ce personnage incroyable, inexplicable, qui rencontre Mao Tsé-toung en Chine et se fait recevoir au Kremlin si ça lui chante, téléphone à Bobby Fischer le 2 juillet 1972. Et il lui dit :

– Robert (Kissinger n'utilise pas de diminutifs : Fischer s'appelle Robert James et lui, il le sait), ce que vous entendez, c'est la voix du pire joueur d'échecs du monde qui appelle le meilleur joueur de l'histoire.

Et puis il prononce la phrase par laquelle il la change, l'Histoire.

– Je vous appelle pour vous dire...

À ce stade, un autre aurait hurlé: «Bouge ton cul du canapé, mets-toi une coiffe de chaman arctique et file en Islande pour casser la gueule aux Russes: c'est un ordre!» Ou bien: «Fiston, si tu ne pars pas immédiatement, la chaise électrique t'attend au Texas... Tu entends comment il grésille, le courant électrique?» Ou encore: «Ça, Bobby, ce n'est pas une requête de ton gouvernement, ni même un ordre de ton président: la seule chose que tu peux faire pour sauver ta peau, c'est filer en Islande!»

Le fait est que Kissinger ne donne pas d'ordres, il n'exige pas, ne menace pas. Il ne hausse même pas le ton. Il est le pire joueur d'échecs au téléphone avec le meilleur. Ça s'appelle *captatio benevolentiae*. Et c'est depuis ce plan de supériorité rhétorique évidente qu'il dit simplement:

– *Robert, when you want.*

C'est-à-dire: «Robert, quand vous voulez.» Et il poursuit:

– Le gouvernement des États-Unis vous souhaite de réussir et j'en fais de même. Bonne chance, jeune homme.

Il semble que Fischer n'ait demandé que deux choses avant de raccrocher sans attendre la réponse de Kissinger: que le montant du chèque soit doublé en cas de victoire – à verser aussi sur le compte bancaire de Spassky si par malheur il devait l'emporter – et un approvisionnement à vie en lait Holland. Mais ça, pas pour Spassky, juste pour lui. Même en cas de défaite.

Juste après, Kissinger passe un autre coup de fil. À Londres. Au millionnaire James Slater. Un type un peu siphonné qui a coutume de jouer au bridge contre

des adversaires bien plus forts que lui en misant des milliers de livres sterling. Il finance aussi les équipes de jeunes joueurs d'échecs anglais. Kissinger lui explique l'affaire, et l'autre prépare le chèque.

Ainsi, le montant du prix pour le championnat passe en deux coups de fil de 125 000 à 250 000 dollars. Un million et demi d'euros actuels.

Le soir suivant, refusant l'avion militaire et voyageant sur un vol brinquebalant de la compagnie islandaise Loftleidir, accompagné seulement de son ami William Lombardy – prêtre catholique et modeste joueur d'échecs –, Bobby Fischer part faire la guerre aux Russes en Islande. Seul, donc, en compagnie d'un homme d'église.

Même pendant le voyage, il joue aux échecs.

– Comment tu vas t'y prendre ? demande Lombardy. Avec les turbulences, toutes les pièces vont s'envoler !

Alors Bobby tire de sa poche un petit échiquier pliant avec de microscopiques pièces magnétiques noires et blanches.

De temps en temps, je pense à cette scène.

Lui, il a vingt-neuf ans, il mesure près d'1,90 m. Il chausse du 48,5. Ses doigts sont aussi gros que les cannellonis farcis à la ricotta et aux épinards de ma grand-mère. Et sur un vol transatlantique qui l'emmène disputer le championnat du monde contre Spassky, il déplace ces micro-pièces d'échecs magnétiques qu'on a tous eues dans notre enfance. De celles que nous offrait notre tante qui se gourait toujours de cadeau, en disant : « C'est un kit de voyage ! » Comme si, à six ou sept ans, on menait une vie de commis voyageurs. Et les enfants qu'on était décrétaient aussitôt qu'il était nul,

ce petit kit pour joueur d'échecs voyageur, perdant à l'instant même un pion, un cavalier. Ce qui le rendait inutilisable. Sans remords, du reste, car la seule pensée qu'on pouvait avoir en regardant ce machin, c'était : « De toute façon, qu'est-ce que j'aurais pu en faire ? Personne ne pourrait jouer avec ce truc ! »

J'en avais un, moi aussi. Mon premier échiquier. L'inutilité faite jouet.

Dès son arrivée sur l'île, il se fait conduire en hâte à l'hôtel Saga et, avant même de s'installer dans sa chambre, il demande le numéro de celle de Spassky au septième étage. Les Russes ne lui ont pas réservé une chambre, ils lui ont pris un étage entier.

Il s'y rend et glisse une lettre sous la porte fermée – c'est la nuit, Spassky dort.

Cher Boris,

Je te prie d'accepter mes excuses les plus sincères pour le manque de respect dont j'ai fait preuve en ne me présentant pas à la cérémonie d'ouverture du championnat du monde ni à temps pour la première partie. Je vous ai offensés, toi et ton pays, l'Union soviétique, où les échecs occupent une place prestigieuse. Sache toutefois que je travaillais pour le monde des échecs et donc aussi pour toi. Il est temps qu'ils cessent de nous considérer comme des pousse-pions et qu'ils nous accordent l'importance que nous méritons. Je sais que tu as l'esprit sportif et que tu es un gentleman, j'espère que tu me pardonneras et je suis impatient de jouer d'excitantes parties d'échecs avec toi.

Bien à toi.

Bobby Fischer¹.

1. Ce texte, fidèle à l'esprit du billet de Bobby Fischer, a été révisé par l'auteur. (N.d.T.)

Il y a une chose qu'on disait à propos des *excitantes* parties d'échecs avec Bobby Fischer. « Quand vous jouez avec Bobby, le problème, ce n'est pas de gagner ou de perdre. Le problème, c'est de survivre. »

Et qui disait ça ?

Boris Spassky.



Une fois réglée la question de la lettre, Fischer regarde Lombardy.

– On va se coucher ? demande le prêtre, épuisé.

Mais Fischer retourne à la réception. Où il demande si l'hôtel a une salle de sport. Puis il s'y rend. Il se défonce à coup d'abdos, il fait des centaines de pompes, il joue au ping-pong – tout seul, bien entendu – pendant quelques heures. Il nage. Oui, il y a aussi une piscine. Ensuite, presque à l'aube, il entre dans la chambre où Lombardy dort depuis longtemps déjà, exténué, et se remet à faire ce qu'il n'avait interrompu que pendant quelques minutes : réviser mentalement les 14000 coups que Spassky a joués au cours des 355 parties précédentes ; il les connaît par cœur, les ayant notés dans le carnet rouge dont il ne se sépare jamais depuis un an, douze heures par jour et sept jours sur sept. Qu'il étudie toujours et exclusivement de la même manière : en écoutant quatre stations de radio en même temps. Et en buvant son lait.

Chapitre trois

*Si on commence avec des certitudes,
on finit avec des doutes.*

*Si on commence avec des doutes,
on finit avec des certitudes.*

Francis Bacon

Moi aussi j'en ai toujours bu, du lait.

Quand j'étais enfant, bien sûr, mais encore aujourd'hui, je ne peux vraiment pas m'en passer, du moins au petit déjeuner. Cependant, depuis quelques années, je ne bois que du lait de chèvre, que des amis m'envoient du Trentin-Haut-Adige. Ou d'Alagna, près de chez moi, par packs de six. Il est merveilleux. Même avec le café. Même avec les biscuits.

Voilà, ça pourrait sembler une digression inutile, alors que c'est l'indicateur qui m'a mis sur la voie. Ou plutôt le signal : dans une histoire où trempent la CIA et le KGB, mieux vaut éviter les termes ambigus comme « indicateur ».

La passion de Fischer pour le lait a éclairé en moi les raisons pour lesquelles son histoire a pu enflammer mon père et ses collègues ce jour-là ; et moi, maintenant.

Je ne crois pas qu'ils s'en soient rendu compte, ni qu'ils aient deviné la portée de ce dont ils parlaient

vraiment. Mais ils ont perçu quelque chose et s'y sont accrochés, forts de leurs certitudes. Bobby les intéressait en tant que *fou*, en quelque sorte. Sans soulever le doute que la vérité, avec sa propension à déborder dans le fantastique, était peut-être tout autre.

Alors pour moi, maintenant, essayer de raconter cette histoire, c'est un peu comme revenir en arrière, m'asseoir à cette table avec mon père et ses amis, lever la main et donner mon point de vue. Ce que la vie m'a radicalement interdit de faire. Parler à mon père d'adulte à adulte. Et lui dire : « Tu vois, papa, la question ne porte pas sur les échecs. Ni, si je peux me permettre, sur Bobby Fischer. La question cruciale, c'est le lait. »

Je le vois, lui et ses collègues. Ils se tournent tous vers moi, me scrutent, la tête un peu penchée. Ils ont les yeux vides, comme pour dire : « Tu as perdu la raison ? » Ce sont tous des psys. Très réputés. Ça me fait un certain effet d'imaginer qu'ils pensent ça.

Mais le doute doit naître. J'essaie de voir où il me mène. Le lait.

Je repense à tout ce que Bobby a fait depuis que j'ai commencé à le raconter. Je survole et revois tout. Non, pas de doute. Moi, une chose dans le genre, aussi étrange, absurde, inconcevable, folle, mystérieuse, je l'ai déjà vue. J'en connais déjà une, d'histoire comme ça. Et même, je la reconnais ! Parce que pour moi, un tel comportement n'est pas entièrement nouveau. J'ai déjà vu quelqu'un se comporter comme ça. Du pareil au même. Ça va du lait à la radio en passant par la férocité, la douceur... Je le connais bien, le pied qui a pu laisser l'empreinte de